

--

**Anne-James Chaton, *How is your life ? n°86. 2013***

Photo argentique contrecollée sur dibond, 100 x 100 cm

Courtesy Galerie Porte Avion, Marseille

« How is your life ?

- En haut, des questions relatives au corps posées par des encarts publiés quotidiennement dans la presse gratuite aux Etats-Unis.
- En bas, des réponses collectées sur les affiches de films des productions cinématographiques hollywoodiennes.

Chaque diptyque s'inscrit une seule fois, sur un support et dans un format spécifique.

Chaque diptyque compose un portrait singulier, dès lors qu'il est 'choisi' par le spectateur ; la série complète dresse le portrait de l'homme contemporain. »

Anne-James Chaton



--

**Jean-François Courtilat, *Contorsionnistes à la tête d'argent.***

**2008**

Dessins brodés, 176 x 106 cm

Travail réalisé en Inde durant une résidence, l'artiste a profité d'un savoir-faire ancestral afin de rendre visible des contorsionnistes et la mort. En utilisant différents médiums tels la vidéo, l'installation ou le dessin, Jean-François Courtilat met en place des scénarii à l'esthétisme racoleur, mais toujours à double lecture, un aspect léger en apparence pour un questionnement sur l'humour, le corps, la mort.

Cette allégorie est une interface entre soi et le monde, Internet est le moteur des multiples récits que « j'en François » met en scène dans des situations fantasmées, mélange de réalité, d'éléments connus, reconnus, et d'une dose de fiction aux allures de roman d'anticipation. Jean-François Courtilat combine toutes sortes d'images extraites de revues et du web, de pictogrammes et autres logotypes, d'effets graphiques, qu'il ajuste à l'aide de l'outil informatique. Le résultat est à la fois séduisant et générique, proche et distant.

Dans la tradition des vanités, son travail montre l'homme confronté à la fragilité de son existence face à des rôles sociaux, aux médias, etc.

Sur le ton de l'ironie, en place de profanateur, Jean-François Courtilat déterre les corps pour livrer une vision du monde comme pure surface. Au royaume des simulacres, ses jeux de construction relient les questions d'art et d'artifice.

Dans son travail nous pouvons trouver des pistolets d'enfant en pierre associés par le canon, étrange archéologie qui fige une absurdité humaine : celle de donner à des gamins des artifices d'outils de mort.

L'humour absurde prend racine dans les mauvaises traductions de signalétique chinoise/anglaise récupérées sur Internet, retranscrites sur des miroirs gravés et soulignés par des leds ; une façon encore de dire l'erreur est humaine et Memento Mori.



--

## **Jean-François Courtilat, *Contorsionnistes à la tête d'or*. 2008**

Dessins brodés, 176 x 106 cm

Travail réalisé en Inde durant une résidence, l'artiste a profité d'un savoir-faire ancestral afin de rendre visible des contorsionnistes et la mort. En utilisant différents médiums tels la vidéo, l'installation ou le dessin, Jean-François Courtilat met en place des scénarii à l'esthétisme racoleur, mais toujours à double lecture, un aspect léger en apparence pour un questionnement sur l'humour, le corps, la mort.

Cette allégorie est une interface entre soi et le monde, Internet est le moteur des multiples récits que « j'en François » met en scène dans des situations fantasmées, mélange de réalité, d'éléments connus, reconnus, et d'une dose de fiction aux allures de roman d'anticipation. Jean-François Courtilat combine toutes sortes d'images extraites de revues et du web, de pictogrammes et autres logotypes, d'effets graphiques, qu'il ajuste à l'aide de l'outil informatique. Le résultat est à la fois séduisant et générique, proche et distant.

Dans la tradition des vanités, son travail montre l'homme confronté à la fragilité de son existence face à des rôles sociaux, aux médias, etc.

Sur le ton de l'ironie, en place de profanateur, Jean-François Courtilat déterre les corps pour livrer une vision du monde comme pure surface. Au royaume des simulacres, ses jeux de construction relient les questions d'art et d'artifice.

Dans son travail nous pouvons trouver des pistolets d'enfant en pierre associés par le canon, étrange archéologie qui fige une absurdité humaine : celle de donner à des gamins des artifices d'outils de mort.

L'humour absurde prend racine dans les mauvaises traductions de signalétique chinoise/anglaise récupérées sur Internet retranscrites sur des miroirs gravés et soulignés par des leds ; une façon encore de dire l'erreur est humaine et Memento Mori.



--

**Béatrice Dacher, *La Lettre 1980*. 2001**

Commande publique, collection Fonds national d'art contemporain  
Broderie mécanique, fil de coton sur toile de coton, châssis de bois, 240 cm x 180 cm

« C'est dans le cadre du projet Métissages que ***La Lettre 1980*** est réalisée grâce au lycée professionnel de Saint Quentin. Reproduction monumentale d'une lettre testamentaire du père de l'artiste la concernant, *La Lettre 1980* joue de la tension entre l'affect de l'histoire personnelle et l'aspect répétitif de la broderie mécanique, le côté mécanique en contraste avec l'écriture, le frôlement du trait, la trace. »

Extrait du texte de Frédéric Emprou, *Bel Canto*, 2003.

Brodeuses : les étudiantes en classe de broderie mécanique, le professeur Chadia Louafkaoui et Ludo Treu, intervenant professionnel.

Lycée professionnel d'ameublement de Saint Quentin en Picardie



--

**Sarah Derat, *Leo*. 2014**

Acier, laiton - 2,18m de long, 1,82m de large, 77cm de haut  
Courtesy Galerie Super Dakota

« **Leo** est la première sculpture d'une série inspirée des cellules du couloir de la mort américain.

En un volume géométrique simple, elle matérialise le vide, l'espace de déambulation dont jouit le prisonnier.

Standardisée à l'échelle fédérale, la cellule mesure 2,74m de long sur 1,82m de large. Une fois le maigre mobilier ajouté, Leo est l'espace restant : celui dans lequel se meut le condamné vingt-trois heures par jour pendant environ vingt ans.

Toute l'origine de cette série vient de la lecture de l'autobiographie de Damien Echols, tout récemment libéré après avoir passé à tort dix-huit ans dans le couloir de la mort. Chaque jour, ce dernier notait scrupuleusement le temps qu'il passait à courir. La soudaine réalisation qu'il courait une heure, une heure et demi sur place dans sa cellule et non en extérieur m'a poussée à questionner cet espace que le corps est forcé d'habiter.

À partir d'une visite virtuelle de cellule sur le site officiel du Département de Correction de l'État de Floride, de photographies et de croquis précis fournissant les dimensions du mobilier, j'ai pu concevoir en plein le vide de cette geôle type. Chaque sculpture en est un avatar différent selon les prisons et les états.

Chacune d'entre elles porte un prénom, celui d'un homme dont la légitimité de l'exécution fait encore aujourd'hui débat. »

Sarah Derat



--

**Thierry Froger, *Feu l'amour*. 2012-2014**

4 films de 26 mn diffusés simultanément sur 4 téléviseurs à tube cathodique, 4 lecteurs dvd, meubles divers (chaises, fauteuils, socles, caisses...), draps blancs.

« Diffusés sous forme de grandes vidéo-projections dans sa version initiale, les quatre films synchronisés de Feu l'amour sont ici diffusés sur autant de téléviseurs disposés dans une sorte de salon fantôme, divers éléments de mobilier étant recouverts de draps blancs.

Les quatre films dialoguent et s'articulent les uns avec les autres pour former un tout éclaté, composé comme un morceau musical entremêlant quatre lignes mélodiques dans des champs-contrechamps fragiles et hasardeux. Constitué d'extraits d'une quarantaine de films de l'Histoire du cinéma projetés sur des fumées, l'ensemble propose un montage de conversations amoureuses (badinages, ruptures, aveux, murmures) qui se répondent et s'effacent, se répètent et se poursuivent, cherchant corps et voix d'un écran à l'autre, dans la confusion des langues, des sentiments et des images. »

Thierry Froger



--

**Michel Gerson, *MATRACAS*. 2004**

Un Homme et une Femme Chaque partie des corps est un instrument.

Fer blanc, crécelles en bois, paillettes dorées. Chaque élément est unique.

Réalisés à la Paz en Bolivie.

Avec le soutien de : Alliance Française de la Paz, convention ville de Nantes, AFAA, DRAC des Pays de la Loire.

« Matracas, carnaval, Grand Poder, Bolivie, Incas, Sacrifices, Bouts de Corps, 13 Ex-Voto, Armures, Momifications, Conquistador, Or, Sacré, Dieux, Femme, Eve, Mama Huaco, Madone, Homme, Adam, Ayar Manco ...

Chaque partie des corps de l'homme et de la femme est prévue pour être vendue séparément afin d'être une métaphore de l'éparpillement du patrimoine archéologique de l'Amérique du Sud. Lors des différentes expositions possibles et à venir, de cette œuvre, je demanderais à chaque collectionneur s'il accepte de prêter sa partie de l'ensemble de cette œuvre. Deux parties du corps de la femme sont déjà chez des collectionneurs privés. »

Michel Gerson



--

**David Lihard, *Landscape 08*. 2011**

Résine époxy, acrylique et matériaux divers, 12 x 12 cm

Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris

« Plaçant l'Homme au centre de mes recherches, j'ai commencé par explorer une période charnière et fondatrice de nos existences. [...]

Pour les ***Landscape***s et autres dispositifs, j'utilise jeux, jouets, éléments festifs et ludiques pour créer chez le spectateur une connivence avec des éléments familiers de son vécu ou de son quotidien. Mais en m'appropriant les modèles archétypaux de l'enfance, je leur injecte par le détournement un nouveau sens : ce qui est ne sera plus.

Par ces confrontations de référents antagonistes, par ces collisions incongrues d'objets, je souhaite activer un processus d'attraction-répulsion et initier une réflexion.

Ainsi les gâteaux se parent d'étranges nappages, les rébus deviennent des énigmes morbides, les bombes surprises nous offrent des dentiers, les figurines de dinosaures composent des couronnes mortuaires et les piñatas peuvent renfermer des sondes urinaires...

Par la vision prismatique de l'enfance, s'expose dans l'ensemble de mon travail, l'image d'une humanité en sursis, à la fois violente et vulnérable. Mais ici, pas de nostalgie stérile, de lecture univoque. Je n'impose rien, je propose un point de départ pour une réflexion libératrice de notre amnésie. Ne pas oublier la destination, pour peut-être mieux profiter du voyage.

Memento mori, memento vivere.... »

David Lihard





--

**David Lihard, *Couronne funéraire 02*. 2011**

180 dinosaures en plastique, aérosol et matériaux divers, diamètre 50 cm

Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris

« Plaçant l'Homme au centre de mes recherches, j'ai commencé par explorer une période charnière et fondatrice de nos existences. [...]

Pour les **Landscakes** et autres dispositifs, j'utilise jeux, jouets, éléments festifs et ludiques pour créer chez le spectateur une connivence avec des éléments familiers de son vécu ou de son quotidien. Mais en m'appropriant les modèles archétypaux de l'enfance, je leur injecte par le détournement un nouveau sens : ce qui est ne sera plus.

Par ces confrontations de référents antagonistes, par ces collisions incongrues d'objets, je souhaite activer un processus d'attraction-répulsion et initier une réflexion.

Ainsi les gâteaux se parent d'étranges nappages, les rébus deviennent des énigmes morbides, les bombes surprises nous offrent des dentiers, les figurines de dinosaures composent des couronnes mortuaires et les piñatas peuvent renfermer des sondes urinaires...

Par la vision prismatique de l'enfance, s'expose dans l'ensemble de mon travail, l'image d'une humanité en sursis, à la fois violente et vulnérable. Mais ici, pas de nostalgie stérile, de lecture univoque. Je n'impose rien, je propose un point de départ pour une réflexion libératrice de notre amnésie. Ne pas oublier la destination, pour peut-être mieux profiter du voyage.

Memento mori, memento vivere.... »

David Lihard



--

**David Lihard, *Landscape 04*. 2011**

Résine époxy, acrylique et matériaux divers, 12 x 12 cm

Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris

« Plaçant l'Homme au centre de mes recherches, j'ai commencé par explorer une période charnière et fondatrice de nos existences. [...]

Pour les ***Landscape***s et autres dispositifs, j'utilise jeux, jouets, éléments festifs et ludiques pour créer chez le spectateur une connivence avec des éléments familiers de son vécu ou de son quotidien. Mais en m'appropriant les modèles archétypaux de l'enfance, je leur injecte par le détournement un nouveau sens : ce qui est ne sera plus.

Par ces confrontations de référents antagonistes, par ces collisions incongrues d'objets, je souhaite activer un processus d'attraction-répulsion et initier une réflexion.

Ainsi les gâteaux se parent d'étranges nappages, les rébus deviennent des énigmes morbides, les bombes surprises nous offrent des dentiers, les figurines de dinosaures composent des couronnes mortuaires et les piñatas peuvent renfermer des sondes urinaires...

Par la vision prismatique de l'enfance, s'expose dans l'ensemble de mon travail, l'image d'une humanité en sursis, à la fois violente et vulnérable. Mais ici, pas de nostalgie stérile, de lecture univoque. Je n'impose rien, je propose un point de départ pour une réflexion libératrice de notre amnésie. Ne pas oublier la destination, pour peut-être mieux profiter du voyage.

Memento mori, memento vivere.... »

David Lihard



--

**David Lihard, *Landscape 02*. 2011**

**Résine époxy, acrylique et matériaux divers, 12 x 12 cm**

**Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris**

« Plaçant l'Homme au centre de mes recherches, j'ai commencé par explorer une période charnière et fondatrice de nos existences. [...]

Pour les ***Landscape***s et autres dispositifs, j'utilise jeux, jouets, éléments festifs et ludiques pour créer chez le spectateur une connivence avec des éléments familiers de son vécu ou de son quotidien. Mais en m'appropriant les modèles archétypaux de l'enfance, je leur injecte par le détournement un nouveau sens : ce qui est ne sera plus.

Par ces confrontations de référents antagonistes, par ces collisions incongrues d'objets, je souhaite activer un processus d'attraction-répulsion et initier une réflexion.

Ainsi les gâteaux se parent d'étranges nappages, les rébus deviennent des énigmes morbides, les bombes surprises nous offrent des dentiers, les figurines de dinosaures composent des couronnes mortuaires et les piñatas peuvent renfermer des sondes urinaires...

Par la vision prismatique de l'enfance, s'expose dans l'ensemble de mon travail, l'image d'une humanité en sursis, à la fois violente et vulnérable. Mais ici, pas de nostalgie stérile, de lecture univoque. Je n'impose rien, je propose un point de départ pour une réflexion libératrice de notre amnésie. Ne pas oublier la destination, pour peut-être mieux profiter du voyage.

Memento mori, memento vivere.... »

David Lihard



--

**David Lihard, *Le civet*. 2012**

Huile sur toile, 130 x 97 cm

Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris

« Enfant, nous faisons tous l'apprentissage de notre temporalité. Le monde du «pour toujours» disparaît et les interrogations nous rongent, ensuite, inéluctablement, nous oublions.

Je m'efforce dans mon travail de revenir aux sources de cette révélation et des peurs originelles qu'elle engendre. Ma démarche est une traduction formelle de ces questionnements profonds et des habitus paradigmatiques de l'enfance (jeux, amour, joie, sexualité, peur, violence, mort ...)

Dans la série Les enfances, je mêle différents modèles de la représentation. Empruntant à l'histoire de l'art, je revisite postures et traitements. Mais sous l'immédiateté «séduisante» du motif, j'introduis une strate instable. Compositions, figures, perspectives, sont ici manipulées pour inviter le spectateur à lâcher prise et percevoir l'espace sensible suintant derrière la doxa du champ rétinien.

Ces huiles sur toiles font apparaître de jeunes gens contemplatifs ou affairés. Personnages parfois tronqués, dévêtus ou blessés, présences polysémiques intrigantes et fragiles. Ils se détachent sur un fond sombre, un ciel s'étend en arrière-plan et forme un contrepoint coloré à ce sol charbonneux. Cette structure spatiale simple et contrastée induit par son intime dualité d'autres thèmes connexes: paradis/enfer, lumière/ténèbres, naissance et enfouissement... Les paysages sont des écrans qui révèlent les corps. Ils fonctionnent comme des décors de théâtre où coexistent : manches à air, explosions, trous, flaques, maisons à l'abandon... Autant de «signes élémentaires» obsessionnels qui peuvent devenir symboles de vie et de mort dans ces étendues baignées de silence. »

David Lihard



--

**David Lihard, *Cyclope*. 2013**

Huile sur toile, 130 x 97 cm

Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris



--

**David Lihard**

**- Sans Titre. 2012**

16,3 x 22 cm, huile sur toile

**Sans Titre. 2012**

15,7 x 22 cm, huile sur toile

**Sans Titre. 2012**

15,7 x 22 cm, huile sur toile

Courtesy Galerie VivoEquidem, Paris



--

**Florence Paradeis, *Vagues*. 2002**

Bande vidéo, 1 minute en boucle

Courtesy galerie IN SITU, Paris

« Les photographies de Florence Paradeis sont des arrêts sur image, des “sélections” dans le réel.

À travers ses mises-en-scène très étudiées, l’artiste nous donne à réfléchir sur notre quotidienneté. Elle ne présente pas simplement la réalité, elle l’interprète.

Elle nous place face à des scènes de la vie quotidienne desquelles se dégage cette inquiétante étrangeté imposée par la théâtralité. Comment un geste simple, répété quotidiennement, s’il est isolé et accentué, peut devenir inquiétant, absurde, voire inhumain.

Dans un premier temps, on reconnaît des gestes superficiels, d’une banalité évidente mais une observation attentive permet de découvrir un monde revisité avec ironie.

La composition de ses photographies particulièrement précise, les couleurs vives à la limite de la saturation, la pose des acteurs... tout est exagérément travaillé alors que l’on est projeté dans le simple rapport intime qu’entretient l’homme avec son intérieur et les objets qui l’entoure.

Le théâtre de la vie s’impose à nous et l’instant ainsi figé s’ouvre à de multiples interprétations paradoxales.

De la même façon que les photographies, les œuvres vidéos utilisent certaines techniques cinématographiques – le hors-champ, l’ellipse, le contre-champ – comme autant de références à un autre temps et un autre espace. Elles tentent une synthèse paradoxale entre l’image fixe et l’image mouvement pour faire advenir une troisième image où se maintiennent ces deux vitesses contradictoires. »

extrait du site de sa galerie IN SITU, Paris



--

**Sébastien Pons**

- ***Gill.* 2013**

Faïence, engobe, émail, polystyrène, miroir, piètement métallique, peinture

- ***Eve, Adam.* 2013**

Faïence, masques, plexiglass, verre, bois

- ***Masque engainé.* 2013**

Faïence, émail, ruban, miroir, bois

- ***Présentations.* 2013**

Faïence, engobe, émail, bois, formica, verre, peinture, lasure

- ***Sans titre,* 2008**

Cadre numérique, vidéo, 05 min 42 en boucle

« Le Constant et l'éphémère

Ma démarche trouble en permanence le sentiment de vie en évoquant sa fragilité ambiguë productrice d'interrogations : ce qui reste et ce qui est.

Je m'attache à reformuler des genres tels que la vanité, le portrait, le paysage en utilisant une gamme d'imagerie scientifique, empruntée principalement aux sciences naturelles et à la médecine. En croisant ainsi dans un même espace des références subjectives et objectives, je cherche un point d'équilibre, qui nourrit réciproquement chaque univers convoqué.

Mon travail se déploie dans plusieurs médiums, dessin, photographie, vidéo, volume. Il s'articule autour d'une même thématique : le temps. »

Sébastien Pons





--

**Stéphane Thidet, *Le Magicien*. 2013**

Vidéo, 9 minutes 35 en boucle

Courtesy Galerie Aline Vidal, Paris

Collection de la Fondation Antoine de Galbert, Paris

« À considérer ses œuvres, le regardeur s'étonnera sans doute de la mutation qu'y subit le réel alors que l'essentiel des caractéristiques qui l'organise est respecté et que leurs apparences ne nous éloignent que peu du vraisemblable [...] Ce n'est là que rendre à Stéphane Thidet la monnaie de sa pièce puisque lui-même dé-règle sans cesse les conventions, les règles auxquelles s'arrime d'habitude notre perception. Chaque fois, un piège savamment ourdi vient défaire nos certitudes et balance le visible hors du réel. L'œuvre pourtant ne se dissipe pas dans le déploiement de son effet. Au contraire, une fois éventé le stratagème, demeure l'image perçue par le regardeur. Celle-là est le butin de ce hold-up opéré sur la réalité, une vision improbable, mais qui pourtant insiste et demeure en nous, royale, comme en majesté dans le domaine soudain rendu plus vaste de notre imaginaire. »

extraits du texte *Hors des lois / Outside the laws*, Jean de Loisy in *Stéphane Thidet, Acte 1*, catalogue monographique coédité par Le Lab-Labanque (Béthune), Le Grand Café (Saint-Nazaire), Le CRAC Alsace (Altkirch) et la galerie Aline Vidal, Paris. (2010)



--

**Brigitte Zieger, *Terror flowers*. 2013**

Tirages numériques, dimensions variables

Courtesy Galerie Odile Ouizeman, Paris et Galerie Heinz-Martin Weigand, Berlin

Brigitte Zieger est une artiste allemande qui vit et travaille à Paris. Utilisant diversement les médiums de l'art contemporain, elle met en place de subtils dispositifs afin d'inquiéter notre conscience, et peut-être même notre responsabilité de regardeur face à la représentation du monde. Ainsi toutes ses séries reviennent, telles des arrêts sur image, sur des images-événements, images-médias, qui participent de notre Histoire contemporaine. Car c'est bien cette culture visuelle qu'elle met en question.

La nouvelle série ***Terror Flowers*** rejoint ses préoccupations liées à l'iconographie de la guerre et de la violence, et à leur occupation de nos espaces domestiques. Ici l'artiste s'est plus particulièrement intéressée aux images produites par le terrorisme en utilisant des photos de prise d'otage, tant médiatisées qu'elles sont rentrées dans nos mémoires collectives. Par un procédé de découpage virtuel, elle efface les acteurs de ces mises en scène macabres, comme si cela pouvait opérer le réel et en faire disparaître les éléments violents. Elle interroge dans un même temps la construction de ces images, avec leur esthétique propre et bien reconnaissable, mais pour le moins étrange et décalée : que peuvent bien signifier ces draps fleuris et tapis ornements qui constituent la toile de fond de « mises en scènes » mais qui se réfèrent plutôt à des situations intimes ?

***Terror Flowers*** nous engage à nous interroger sur les modalités de ce type de production d'images, à en analyser les formes de représentation, et nous invite de la sorte à nous soustraire à la volonté iconique de leurs producteurs.

